

Elements d'ideologie

DES CHAPITRES

AVERTISSEMENT

PRÉFACE

INTRODUCTION

CHAP. I^{er}. Qu'est-ce que penser ?

CHAP. II. De la Sensibilité et des Sensations

CHAP. III. De la Mémoire et des Souvenirs

CHAP. IV. Du Jugement et des Sensations de rapports

CHAP. V. De la Volonté et des Sensations de desirs

CHAP. VI. De la Formation de nos Idées composées

CHAP. VII. De l'Existence

CHAP. VIII. Comment nos Facultés intellectuelles commencent-elles à agir ?

CHAP. IX. Des Propriétés des Corps et de leur Relation

CHAP. X. Continuation du précédent. De la mesure des Propriétés des Corps

CHAP. XI : Réflexions sur ce qui précède, et sur la manière dont Condillac a analysé la pensée.

CHAP. XII : De la Faculté de nous mouvoir, et de ses rapports avec la Faculté de sentir.

CHAP. XIII : De l'influence de notre Faculté de vouloir sur celle de nous mouvoir, et sur chacune de celles qui composent la Faculté de penser.

CHAP. XIV : Des effets que produit en nous la fréquente répétition des mêmes actes.

CHAP. XV : Du perfectionnement graduel de nos Facultés intellectuelles.

CHAP. XVI : Des Signes de nos Idées, et de leur effet principal.

CHAP. XVII : Continuation du précédent. Des autres effets des signes.

EXTRAIT RAISONNÉ DE L'IDÉOLOGIE, servant de Table analytique

Nota. Pour soulager l'attention, ces dix-sept chapitres peuvent être partagés en trois sections.

La première, composée des chapitres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 8, contient la description de nos facultés intellectuelles.

La seconde, composée des chapitres 9, 10 et 11, renferme l'application de cette connaissance à la connaissance des propriétés des corps.

Et la troisième, composée des chapitres 12, 13, 14, 15, 16 et 17, traite des effets de la réunion de notre faculté de sentir avec la faculté de nous mouvoir.

AVERTISSEMENT

De l'Édition de 1804.

CETTE nouvelle édition est une simple réimpression de la première, qui était épuisée. Cependant j'y ai ajouté des notes et des éclaircissemens qui pourront peut-être ne pas frapper le commun des lecteurs, mais qui j'espère, paraîtront importans à ceux qui approfondissent le sujet. Du reste l'ensemble de l'ouvrage est demeuré le même, car je n'aurais pu en changer que la forme ou le fond.

Or, pour le fond des idées, j'avoue sincèrement que je crois être arrivé à la vérité, et qu'il ne

me reste aucun louche ni aucun embarras dans l'esprit sur les questions que j'ai traitées. Mes réflexions postérieures, mes travaux subséquens, et les conséquences que j'ai tirées des premières données, ont également confirmé mes opinions ; et c'est avec une sécurité entière que je me crois assuré de la solidité des principes que j'ai établis après beaucoup d'hésitations et d'incertitudes.

À l'égard de la manière dont je les ai exposés, elle ne me satisfait pas aussi pleinement. Le ton de conversation naïve et presque triviale que j'ai pris dans une partie de cet ouvrage, ne m'a pas paru sans utilité alors, vu le moment où j'écrivais, et parce qu'il s'agissait d'une science dont on s'était fait beaucoup de fausses idées, et dont on n'avait point encore de traité complet. J'ai cru cet excès de simplicité propre à faire sentir à tous momens, combien le sujet que je traitais est différent de ces méditations abstruses et vaines qui effraient et égarent en même temps l'imagination, et à faire voir combien sont simples les procédés qui peuvent nous conduire à une véritable connaissance de nos opérations intellectuelles. D'ailleurs cette manière me semblait très- commode pour éviter de m'ériger en maître dans une matière que je ne faisais qu'étudier la plume à la main. En effet, mon but était bien moins de créer un corps de doctrine que de tracer la marche de mes recherches et d'en présenter les résultats. Néanmoins ce ton familier, s'il a plu à quelques personnes, n'a pas été approuvé généralement ; et je ne crois plus qu'il ait d'avantages, aujourd'hui que les têtes sont plus meublées de ce genre de connaissances, que beaucoup de personnes les ont approfondies et systématisées, et qu'il ne s'agit plus que de rallier un grand nombre d'opinions toutes formées, et dans le vrai peu divergentes entr'elles.

Que l'on ne soit point étonné de m'entendre dire que les circonstances sont changées pendant un délai si court. Dans ce temps-ci tout va extrêmement vite et plus vite que nous ne pouvons le croire ; et l'existence d'une section d'analyse dans l'Institut national, et d'une chaire de grammaire générale dans les écoles publiques, malgré qu'elle ait très-peu duré, a donné aux esprits une impulsion prodigieuse, et qui ne s'arrêtera point.

Je crois donc que je devrais dès aujourd'hui changer le ton général de cet écrit, vu sur-tout qu'il est actuellement suivi d'une seconde partie qui lui donne plus de consistance, et dans laquelle j'ai pris une marche plus ferme et plus rapide. Mais cette amélioration exigeait de moi un assez grand travail. Or, je pense que le vrai moment de m'y livrer sera quand j'aurai terminé la troisième partie, de l'achèvement de laquelle je veux m'occuper avant tout. Alors seulement l'ouvrage sera complet. Je pourrai d'un coup-d'œil en embrasser l'ensemble, juger de l'effet général, et rétablir l'harmonie entre les diverses sections. Jusque-là je continuerai à demander de l'indulgence pour les défauts de détail, que je n'ai pu faire disparaître, m'estimant très-heureux si on n'a que de ceux-là à me reprocher.

Néanmoins, en attendant mieux, j'ai cru utile de supprimer la longue récapitulation qui terminait cette Idéologie dans la première édition, et de la remplacer par un Extrait raisonné servant de Table analytique, pareil à celui que j'ai mis à la fin de la Grammaire. Je le crois bien plus propre à montrer l'enchaînement des idées, et à en faire sentir le faible si elles étaient mal fondées ou mal suivies. Or, c'est-là mon principal objet, car on ne peut desirer d'être approuvé qu'autant que l'on a raison. Réussir autrement, c'est être nuisible au lieu d'être utile ; et assurément ce n'est pas la peine de travailler pour arriver à un tel succès.

PRÉFACE

De l'Édition de 1804.^[1]

J'OFFRE en ce moment au public un Ouvrage qui m'a coûté beaucoup de travail, et dont je n'attends pas un grand succès pour moi, mais un peu d'utilité pour la science. Je le présente aux jeunes gens comme un plan d'étude, aux connaisseurs comme un mémoire à consulter. Je dois rendre compte à ceux-ci des motifs qui m'ont dirigé, et de la manière dont j'ai envisagé mon sujet.

On n'a qu'une connaissance incomplète d'un animal, si l'on ne connaît pas ses facultés intellectuelles. L'Idéologie est une partie de la Zoologie, et c'est sur-tout dans l'homme que cette partie est importante et mérite d'être approfondie : aussi l'éloquent interprète de la nature, Buffon,

aurait-il cru n'avoir pas achevé son histoire de l'homme, s'il n'avait pas au moins essayé de décrire sa faculté de penser. Je ne prononcerai pas que cette partie de son ouvrage n'est point digne de son illustre auteur ; mais j'oserai assurer que c'est celle qui satisfait le moins le lecteur attentif et l'observateur scrupuleux. Il ne faut pas s'en étonner, puisque de tous les sujets qu'il a traités, c'est celui qui avait été le moins étudié avant lui. Et cela encore devait être. L'homme par sa nature tend toujours au résultat le plus prochain et le plus pressant. Il pense d'abord à ses besoins, ensuite à ses plaisirs. Il s'occupe d'agriculture, de médecine, de guerre, de politique-pratique, puis de poésie et d'arts, avant que de songer à la philosophie : et lorsqu'il fait un retour sur lui-même et qu'il commence à réfléchir, il prescrit des règles à son jugement, c'est la logique ; à ses discours, c'est la grammaire ; à ses desirs, c'est ce qu'il appelle morale. Il se croit alors au sommet de la théorie, et n'imagine pas même que l'on puisse aller plus loin. Ce n'est que long-temps après qu'il s'avise de soupçonner que ces trois opérations, juger, parler, et vouloir, ont une source commune ; que, pour les bien diriger, il ne faut pas s'arrêter à leurs résultats, mais remonter à leur origine ; qu'en examinant avec soin cette origine, il y trouvera aussi les principes de l'éducation et de la législation ; et que ce centre unique de toutes les vérités est la connaissance de ses facultés intellectuelles.

Locke est, je crois, le premier des hommes qui ait tenté d'observer et de décrire l'intelligence humaine, comme l'on observe et l'on décrit une propriété d'un minéral ou d'un végétal, ou une circonstance remarquable de la vie d'un animal : aussi a-t-il fait de cette étude une partie de la Physique. Ce n'est pas qu'avant lui on n'eût fait beaucoup d'hypothèses sur ce sujet, qu'on n'eût même dogmatisé avec une grande hardiesse sur la nature de notre ame ; mais c'était toujours en vue, non de découvrir la source de nos connaissances, leur certitude et leurs limites, mais de déterminer le principe et la fin de toutes choses, de deviner l'origine et la destination du monde. C'est-là l'objet de la Métaphysique. Nous la rangerons au nombre des arts d'imagination destinés à nous satisfaire, et non à nous instruire.

Quelques bons esprits ont suivi et continué Locke : Condillac a plus qu'aucun autre accru le nombre de leurs observations, et il a réellement créé l'Idéologie. Mais, malgré l'excellence de sa méthode et la sûreté de son jugement, il ne paraît pas avoir été exempt d'erreurs. C'est sur-tout dans cette science que l'on éprouve, ce que nous aurons lieu d'observer dans la suite, que nos perceptions purement intellectuelles sont bien fugitives, et que moins l'objet de nos recherches nous ramène souvent au témoignage direct de nos sens, plus nous sommes sujets à nous méprendre et à nous égarer. D'ailleurs les ouvrages théoriques de Condillac ne sont presque que des morceaux détachés, des monumens de ses recherches. Il s'est pressé d'appliquer ses découvertes aux arts de parler, de raisonner, d'enseigner : mais il ne s'est point occupé de les réunir, et ne nous a donné nulle part un corps de doctrine complet qui puisse servir de texte aux leçons d'un cours.

Je me suis proposé d'y suppléer. J'ai essayé de faire une description exacte et circonstanciée de nos facultés intellectuelles, de leurs principaux phénomènes, et de leurs circonstances les plus remarquables, en un mot de véritables élémens d'Idéologie ; et sans m'arrêter aux difficultés de l'entreprise, je n'ai envisagé que son utilité. Je n'ignore pas cependant que, même dans les sciences les plus avancées et les plus connues, les livres élémentaires sont de tous les plus difficiles à faire. Dans un ouvrage de recherches, pourvu que l'on dise des vérités, on a rempli son but. Dans des élémens cela ne suffit pas : il faut encore disposer ces vérités dans un ordre convenable, n'oublier aucune de celles qui sont essentielles, écarter toutes celles qui sont surabondantes, faire que toutes s'enchaînent et s'appuient réciproquement ; enfin, les présenter assez clairement pour qu'elles soient entendues par les personnes les moins instruites ; et certes c'est-là une assez grande tâche à remplir. Les difficultés sont bien plus grandes encore quand on traite une science comme celle-ci, qui n'a pas été suffisamment cultivée. Souvent, en rendant compte d'un fait, on s'aperçoit qu'il exige de nouvelles observations, et, mieux examiné, il se présente sous un tout autre aspect : d'autres fois, ce sont les principes eux-mêmes qui sont à refaire, ou, pour les lier entr'eux, il y a beaucoup de lacunes à remplir ; en un mot, il ne s'agit pas seulement d'exposer la vérité, mais de la découvrir. C'est ce que j'ai tâché de faire, sans me flatter d'y avoir toujours réussi.

Cependant il est arrivé de là premièrement, qu'il y a dans cet écrit beaucoup plus d'idées nouvelles que je n'aurais voulu ; je désirerais bien que toutes celles qui m'ont paru justes fussent

anciennes, je serais bien plus sûr de ne m'être pas trompé, et j'aurais bien plus d'espérance de les voir accueillies : secondement, que n'ayant pas toujours à énoncer des vérités déjà connues, j'ai souvent été obligé de quitter le ton de la narration pour prendre celui de la discussion, et de donner à certains principes un développement proportionné, non pas à leur importance ou à leur difficulté réelle, mais à la crainte de les voir combattus et repoussés, ce qui nécessairement nuit à l'effet de l'ensemble : troisièmement, qu'assuré de trouver des préventions dans l'esprit de mes lecteurs, j'ai quelquefois été obligé d'aller au-devant, et, pour cela, de déranger l'ordre naturel des idées. Car, quoique Condillac soutienne avec raison qu'un auteur doit énoncer clairement sa pensée, ne dire que ce qui est nécessaire pour la prouver, et n'avoir aucun égard aux préjugés dominans, et qu'il viendra un temps où on ne lui reprochera pas d'avoir bien écrit, il est pourtant vrai qu'on ne peut pas toujours construire, sans auparavant nettoyer le terrain : peut-être même ai-je trop négligé cette précaution ; du moins est-il sûr que je l'aurais prise plus souvent, si je ne m'étais pas décidé à écrire principalement pour les jeunes gens, que je crois encore en général les meilleurs juges en ces matières.

Cet état de la science est encore cause que, pour bien éclaircir une difficulté, j'ai quelquefois été obligé de suivre une idée plus loin qu'il n'aurait été convenable dans des élémens ; et cela m'a engagé dans des considérations qui paraîtront trop fines et trop étendues pour les jeunes gens à qui je m'adresse. Au reste, je regarde ce dernier inconvénient comme plus apparent que réel ; car, je le répète, je crois les jeunes gens en général très-capables de comprendre ces matières, et beaucoup plus disposés à les saisir sous leur vrai jour que bien des hommes instruits qui ont des opinions toutes faites, et des habitudes acquises.

De tout cela il résulte que je ne peux pas avoir fait de bons élémens d'Idéologie. Quand je considère à quel degré de perfection sont parvenues les sciences mathématiques, combien il existe de livres élémentaires dans cette partie, et que j'entends tous les jours se plaindre qu'il n'y en a aucun qui satisfasse pleinement les connaisseurs, je ne saurais me flatter d'avoir atteint ce but dès le premier coup dans la science que j'ai traitée. Mais il fallait bien commencer par quelque chose. Mon ouvrage est une ébauche à perfectionner, un cadre que l'on peut étendre et resserrer, ou même remplir différemment, enfin un point de départ pour ceux qui courront la même carrière à l'avenir : c'est comme tel que je le présente au public. Tout ce que j'en espère, c'est que ceux qui écriront après moi se croiront obligés de me discuter ; ce qui fera que bientôt ils auront une langue commune, au moyen de laquelle on pourra les entendre tous ; tandis que jusqu'à présent chaque auteur a la sienne, qui n'est bien familière qu'à lui.

J'avais encore un autre motif quand j'ai commencé à écrire ce petit Traité. Je voyais que les auteurs de la loi du 3 brumaire an 4, qui ont rendu à la France une instruction publique dès qu'ils lui ont eu donné une constitution, avaient établi une chaire de grammaire générale dans chaque école centrale : je comprenais par là qu'ils avaient senti que toutes les langues ont des règles communes qui dérivent de la nature de nos facultés intellectuelles, et d'où découlent les principes du raisonnement ; qu'ils pensaient qu'il faut avoir envisagé ces règles sous le triple rapport de la formation, de l'expression, et de la déduction des idées, pour connaître réellement la marche de l'intelligence humaine, et que cette connaissance non-seulement est nécessaire à l'étude des langues, mais encore est la seule base solide des sciences morales et politiques dont ils voulaient avec raison que tous les citoyens eussent des idées saines, sinon profondes ; qu'en conséquence leur intention était que, sous ce nom de grammaire générale, on fit réellement un cours d'idéologie, de grammaire, et de logique, qui, en enseignant la philosophie du langage, servît d'introduction au cours de morale privée et publique. Mais la loi ne pouvait ni ne devait entrer dans ces détails. Les réglemens d'exécution n'étaient point faits ; et je croyais que la plupart des citoyens ne savaient pas ce que l'on voulait faire apprendre à leurs enfans, que beaucoup de professeurs mêmes ne se faisaient pas une idée complète de l'enseignement qu'on attendait de leur zèle. D'ailleurs, quand ils l'auraient vu nettement, ils n'avaient aucun livre qui pût leur servir constamment de guide. Je crus donc que je ferais une chose utile de leur offrir un texte à commenter, un canevas à remplir ; et je ne doutais pas que bientôt, par l'effet même de leurs leçons, les cahiers de plusieurs d'entr'eux ne devinssent d'excellens traités, aussi utiles à l'avancement de la science qu'à son enseignement.

Sur ce point je pourrais bien m'être trompé : car je vois qu'à la fureur de tout détruire a succédé la manie de ne rien laisser s'établir, et que, sous prétexte de haïr les écarts de la révolution, on déclare la guerre à tout ce qu'elle a produit de bon : c'est une mode qui a remplacé nos anciens beaux airs. Autrefois on ne parlait que de réformes, de changemens nécessaires dans l'éducation ; aujourd'hui on voudrait la voir comme du temps de Charlemagne : on ridiculisait l'expérience sous le nom de routine ; actuellement on croit donner une haute idée de ses connaissances pratiques en affectant du mépris pour les théories qu'on ignore : on soutient gravement que pour bien raisonner il n'est pas nécessaire de connaître ses facultés intellectuelles, et que l'homme en société n'a nul besoin d'étudier les principes de l'art social. Il semble que ce soit déjà un usage gothique parmi nous, que celui de cultiver sa raison, et de l'affranchir du joug des préjugés. C'est ainsi que l'on a vu des hommes, novateurs effrénés, coiffés d'un bonnet rouge, accuser les philosophes d'être des réformateurs timides, et des amis froids du bien de l'humanité, qui maintenant les accusent d'avoir tout bouleversé, et en conséquence travaillent sans relâche à renverser encore les institutions utiles que ces mêmes philosophes sont parvenus à conserver ou à établir au milieu des murmures et des proscriptions ;

Et des petits péchés commis dans leur jeune âge,

Vont faire pénitence en opprimant un sage ; constans dans ce seul point de toujours persécuter. Cependant j'espère que la sagesse du gouvernement mettra un terme à cette fureur hypocrite ; qu'il dira aux fous qu'il veut bien les laisser jeter des pierres aux gens raisonnables, mais qu'il ne veut pas qu'ils les assomment^[2], et même que son exemple leur persuadera qu'ils ne doivent pas compter long-temps sur les applaudissemens des spectateurs. Je suis très-convaincu que cela arrivera, et je m'en réjouirai dans ma solitude. Mais comme, au milieu de cette nouvelle lutte, on peut être quelques années sans s'occuper de la science que je traite, et par conséquent de mon ouvrage, il est possible que, quand on le lira, la manie actuelle soit déjà oubliée : c'est pourquoi j'ai voulu en faire mention ici, afin que l'on se rappelle un jour qu'elle a beaucoup retardé les progrès de nos études, sans toutefois refroidir notre zèle, ni altérer notre tranquillité.

J'ai donc continué mon travail, ayant sur-tout en vue les écoles publiques, et particulièrement les écoles centrales. Je crois même qu'eu égard à l'état de la science et aux nombreuses imperfections que je n'ai pu faire disparaître de mon ouvrage, il a besoin, pour être vraiment utile, d'être présenté, commenté, peut-être même corrigé, par un habile professeur : car, quoi qu'on en dise, moins une science est avancée, moins elle a été bien traitée, et plus elle a besoin d'être enseignée. C'est ce qui me fait beaucoup desirer qu'on ne renonce pas en France à l'enseignement des sciences idéologiques, morales, et politiques, qui, après tout, sont des sciences comme les autres, à la différence près que ceux qui ne les ont point étudiées sont persuadés de si bonne fois de les savoir, qu'ils se croient en état d'en décider^[3]. Néanmoins je ne renonce pas à l'espérance qu'un bon esprit sans prévention puisse me lire avec fruit, même sans secours étranger. Dans ce cas, je le prie seulement de ne pas s'arrêter au premier endroit qu'il ne goûtera pas, mais d'aller jusqu'au bout avant de me condamner, parce qu'il trouvera souvent plus loin des développemens subséquens qui éclairciront les difficultés antérieures. Avec cette précaution, je me flatte qu'on me comprendra assez pour que je sois approuvé, si j'ai raison, ou réfuté en connaissance de cause, si j'ai tort. Ce dernier succès ne paraît pas très-flatteur à obtenir : cependant il est réservé à ceux qui s'expriment avec une précision rigoureuse ; et ce genre de mérite met bien sur le chemin de trouver la vérité.

Il me reste à me justifier de publier la première partie de ces élémens sans la deuxième et la troisième. Sans doute il eût mieux valu ne les pas séparer ; et je regrette vivement de n'avoir pas pu les donner ensemble, parce que je suis très-persuadé que les dernières parties eussent jeté beaucoup de jour sur la première, et donné beaucoup d'appui à ma manière de voir. Cependant je prie le lecteur d'observer que cette partie que je lui sou mets en ce moment renferme à proprement parler toute la théorie, et que j'ai voulu pressentir son jugement sur les principes avant de me livrer aux applications. Si j'étais assez heureux pour recueillir de bonnes critiques, et que ma manière d'analyser la pensée dût être réformée, nécessairement ma Grammaire et ma Logique en seraient modifiées, et par là se trouveraient tout de suite plus dignes de l'approbation des connaisseurs.

C'est-là ce qui m'a décidé ; car la perfection est loin de nous : tout ce que je souhaite est de mériter que l'on dise que j'ai fait un peu de bien. Si j'en étais sûr, je me vanterais des excellents conseils que j'ai reçus de plusieurs hommes éclairés avec qui je suis intimement lié, et je dédierais cet ouvrage à un véritable ami à qui je suis particulièrement redevable de ce qu'il peut y avoir de bon dans ce que j'ai écrit. Mais je me refuserai ce plaisir, jusqu'à ce que le public m'ait jugé, ne voulant point associer des noms respectables à un mauvais succès. Je pense que l'on ne devrait jamais mettre d'épître dédicatoire à une première édition.

Peut-être en approuvant ma discrétion, jugera-t-on qu'au moins j'aurais dû citer les auteurs dont je me suis quelquefois approprié les idées. J'avoue que si je ne l'ai pas fait, c'est que le plus souvent je ne me suis pas rappelé à qui j'étais redevable. Je déclare une fois pour toutes qu'il y a dans cet écrit beaucoup de choses qui ne sont pas de moi ; et je répète que je voudrais bien qu'il en fût de même du reste, et que le tout ne fût qu'un recueil de vérités déjà connues et convenues : je m'occuperais avec bien plus de confiance et de plaisir à en tirer des conséquences et à en faire des applications.

↑ [En réalité 1801. *Note Wikisource.*]

↑ Voyez la fable de La Fontaine, un Fou et un Sage. C'est fort bien fait à toi ; reçois cet écu-ci ;

Tu fatigues assez pour gagner davantage.

↑ Effectivement tous les hommes les savent plus ou moins, comme ils savent assez de mécanisme pour s'appuyer sur une canne, et assez de physique pour souffler le feu.

ÉLÉMENTS

D'IDÉOLOGIE.

IDÉOLOGIE

PROPREMENT DITE.

INTRODUCTION.

JEUNES GENS, c'est à vous que je m'adresse ; c'est pour vous seuls que j'écris. Je ne prétends point donner des leçons à ceux qui savent déjà beaucoup de choses, et les savent bien : je leur demanderai des lumières au lieu de leur en offrir. Et quant à ceux qui savent mal, c'est-à-dire qui, ayant un très-grand nombre de connaissances, en ont tiré de faux résultats dont ils se croient très-sûrs, et auxquels ils sont attachés par une longue habitude, je suis encore plus éloigné de leur présenter mes idées ; car, comme l'a dit un des plus grands philosophes modernes^[1] : « Quand les hommes ont une fois acquiescé à des opinions fausses, et qu'ils les ont authentiquement enregistrées dans leurs esprits, il est tout aussi impossible de leur parler intelligiblement que d'écrire lisiblement sur un papier déjà brouillé d'écriture ».

Rien n'est plus juste que cette observation de Hobbes. Peut-être verrons-nous bientôt ensemble la raison de ce fait ; mais, en attendant, vous pouvez le tenir pour très-certain. Je serais même fort surpris si votre petite expérience personnelle, quelque peu étendue qu'elle soit, ne vous en avait pas déjà offert la preuve. En tout cas, la première fois qu'il arrivera à un de vos camarades de s'attacher obstinément à une idée quelconque qui paraîtra évidemment absurde à tous les autres, observez-le avec soin, et vous verrez qu'il est dans une disposition d'esprit telle, qu'il lui est impossible de comprendre les raisons qui vous semblent les plus claires ; c'est que les mêmes idées se sont arrangées d'avance dans sa tête dans un tout autre ordre que dans la vôtre, et qu'elles

tiennent à une infinité d'autres idées qu'il faudrait déranger avant de rectifier celles-là. Dans une autre occasion vous lui donnerez peut-être sa revanche. Eh bien, mes amis, c'est de la même manière et par les mêmes causes que l'on s'attache à un faux système de philosophie et à une fausse combinaison dans un jeu d'enfants.

C'est pour vous préserver de l'un et de l'autre que je veux, dans cet écrit, non pas vous enseigner, mais vous faire remarquer tout ce qui se passe en vous quand vous pensez, parlez, et raisonnez. Avoir des idées, les exprimer, les combiner, sont trois choses différentes, mais étroitement liées entre elles. Dans la moindre phrase, ces trois opérations se trouvent ; elles sont si mêlées, elles s'exécutent si rapidement, elles se renouvellent tant de fois dans un jour, dans une heure, dans un moment, qu'il paraît d'abord fort difficile de débrouiller comment cela se passe en nous. Cependant, vous verrez bientôt que ce mécanisme n'est point si compliqué que vous le croyez peut-être. Pour y voir clair, il suffit de l'examiner en détail ; et déjà vous sentez qu'il est nécessaire de le connaître pour être sûr de se faire des idées vraies, de les exprimer avec exactitude, et de les combiner avec justesse ; trois conditions sans lesquelles on ne raisonne pourtant qu'au hasard. Étudions donc ensemble notre intelligence, et que je sois seulement votre guide ; non parce que j'ai déjà pensé plus que vous, car cela pourrait bien ne m'avoir servi de rien, mais parce que j'ai beaucoup observé comment l'on pense, et que c'est cela qu'il s'agit de vous faire voir.

On donne différens noms à la science dont nous allons parler ; mais quand nous serons un peu plus avancés, et que vous aurez une idée nette du sujet, vous verrez bien clairement quel nom on doit lui donner. Jusque-là tous ceux que je vous suggérerais ne vous apprendraient rien, ou peut-être même vous égareraient, en vous indiquant des choses dont il ne sera point question ici. Étudions donc, et nous trouverons ensuite comment s'appelle ce que nous aurons appris^[2].

Bien des gens croient qu'à votre âge on n'est pas capable de l'étude à laquelle je veux vous engager. C'est une erreur ; et, pour le prouver, je pourrais me contenter de vous citer mon expérience personnelle, et de vous dire que j'ai souvent exposé à des enfans aussi jeunes qu'aucun de vous, et qui n'avaient rien de remarquable pour l'intelligence, toutes les idées dont je vais vous entretenir, et qu'ils les ont saisies avec facilité et avec plaisir ; mais je vous dois quelques explications de plus ; elles ne seront pas inutiles par la suite.

Premièrement, il n'est pas douteux que nos forces intellectuelles, comme nos forces physiques, s'accroissent et augmentent avec le développement de nos organes ; ainsi dans quelques années vous serez certainement susceptibles d'une attention plus forte et plus longue qu'aujourd'hui, comme vous serez capables de remuer et de soutenir des fardeaux plus lourds.

Secondement, il est tout aussi sûr que certaines facultés se développent avant d'autres ; et que, comme la souplesse du corps précède sa plus grande vigueur, de même la faculté de recevoir des impressions et celle de se les rappeler se manifestent avant la force nécessaire pour bien juger et combiner ces sensations et ces souvenirs ; c'est-à-dire que la sensibilité et la mémoire précèdent l'action énergétique du jugement.

Une autre vérité d'observation constante, c'est que toutes ces facultés physiques ou intellectuelles languissent dans l'inaction, se fortifient par l'exercice, et s'énervent quand on en abuse.

Voilà les faits : c'est toujours d'eux que nous devons partir ; car ce sont eux seuls qui nous instruisent de ce qui est ; les vérités les plus abstraites ne sont que des conséquences de l'observation des faits. Mais que conclure de ceux-ci ? rien autre chose, si ce n'est que, dans tous les genres, il faut exercer vos forces et ne pas les excéder ; qu'actuellement vos leçons doivent être courtes et répétées, et que, dans quelque temps, vous ferez en un mois ce que vous ne faites à cette heure qu'en deux. Mais cela s'applique-t-il plus particulièrement à l'étude qui nous occupe qu'à une autre ? cela doit-il la faire écartier plus que toute autre ? Non assurément.

En effet, tout jeunes que vous êtes, on vous a déjà donné des notions élémentaires de physique et d'histoire naturelle ; on vous a fait connaître les principales espèces de corps qui composent cet univers ; on vous a donné une idée de leurs combinaisons, de leur arrangement, des mouvemens des corps célestes, de la végétation, de l'organisation des animaux ; et on a bien fait de

vous mettre tant d'objets divers sous les yeux, quoique vous ne soyez pas en état de les approfondir ; cela vous a toujours fourni des idées préliminaires et des sujets de réflexion. Dans tout cela, il est vrai, beaucoup de choses ont frappé vos sens et réveillé votre attention ; votre mémoire sur-tout a été exercée ; cependant votre jugement n'est pas demeuré inactif, car, sans son secours, vous seriez restés dans un véritable état d'idiotisme ; vous n'auriez rien compris à tout ce qu'on vous a dit.

Ce n'est pas tout ; on vous a aussi donné quelques leçons de calcul ; vous savez les principes fondamentaux de la numération : là cependant il n'y a presque rien à voir, très-peu à retenir de mémoire, presque tout est raisonnement ; vous l'avez compris pourtant : ce que nous avons à dire n'est pas plus difficile.

Il y a plus ; vous avez déjà commencé l'étude du latin ; on vous a enseigné quelques élémens de grammaire ; on vous a expliqué la valeur des mots, leurs relations, le rôle qu'ils jouent dans le discours ; on vous a parlé de substantifs, d'adjectifs, du verbe simple et des verbes composés ; vous n'avez pas pu apprendre l'emploi de ces signes sans connaître l'usage des idées qu'ils représentent ; ou vous n'avez rien compris du tout à tout cela, ou vous savez déjà, au moins confusément, une grande partie de tout ce qui va nous occuper ; et, si je ne me trompe beaucoup, la manière dont nous allons reprendre toutes ces matières vous les fera paraître beaucoup plus claires, d'autant que ce que nous en dirons ne sera pas embrouillé par les mots d'une langue qui ne vous est pas encore familière.

Enfin, quand vous n'auriez jamais entendu parler ni de physique, ni de calcul, ni de latin ; quand, de votre vie, vous n'auriez reçu aucune leçon expresse ; quand vous ne sauriez pas lire ; quand vous n'auriez appris qu'à parler, croyez-vous que vous y fussiez parvenu sans faire un grand usage de votre jugement ? Vous n'avez peut-être jamais pris garde à la multitude de choses qu'il faut qu'un enfant étudie pour apprendre à parler ; combien il faut qu'il fasse d'observations et de réflexions pour connaître et démêler tous les objets qui l'environnent ; pour remarquer et distinguer les voix et les articulations que prononcent ceux qui l'entourent ; pour s'apercevoir que de ces paroles les unes s'appliquent aux objets et les désignent, les autres expriment ce qu'on en pense et ce qu'on en veut faire ; pour parvenir lui-même à répéter ces paroles et en faire une application juste, et enfin pour reconnaître la manière de les varier et de les lier entre elles de façon qu'elles deviennent le tableau fidèle de sa pensée. Pesez un peu toutes ces difficultés, et vous verrez que ce n'est pas sans beaucoup de méditations et de raisonnemens qu'on parvient à surmonter tant d'obstacles. Aussi observez un enfant quand il vient de réussir à distinguer les parties d'un objet qu'il ne connaissait pas, à entendre quelque chose qu'on lui dit et qu'il ne comprenait pas, à faire comprendre son idée qu'on ne saisissait pas ; voyez comme il est content, quelle joie vive il manifeste ; celle d'un savant qui vient de faire une découverte n'est ni plus grande, ni mieux fondée ; elle est absolument du même genre, elle naît des mêmes motifs, son succès est dû à des efforts tout pareils. Je vous disais, tout à l'heure, que c'est par les mêmes causes que l'on se trompe dans les jeux et dans les sciences ; eh bien ! c'est par les mêmes procédés qu'on apprend à parler, et qu'on découvre ou les lois du système du monde, ou celles des opérations de l'esprit humain, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus sublime dans nos connaissances.

Mes amis, plus vous aurez d'expérience, plus vous aurez réfléchi, et plus vous serez convaincus qu'en aucun temps de votre vie vous n'avez acquis autant de connaissances réelles, vous n'avez fait des progrès aussi rapides que dans les trois ou quatre premières années de votre existence. Ce n'est pas que, comme je l'ai dit, vous ne soyez devenus dans la suite capables d'un jugement plus ferme, d'une attention plus soutenue ; mais c'est que jamais vous n'avez été aussi constamment occupés d'apprendre^[3]. Le plaisir presque unique de la première enfance est de faire des découvertes ; et, dans le reste de la vie, on ne se borne que trop souvent à jouir, tant bien que mal, des choses que l'on connaît à peu près. Ce qui met le plus de différence entre les degrés de lumières et de talens auxquels parviennent les hommes, c'est de conserver plus ou moins long-tems, plus ou moins vivement ce premier penchant à l'investigation, à la recherche des vérités quelles qu'elles soient.

En voulez-vous un exemple ? Les exemples rendent les vérités plus sensibles. Vous aimez

sûrement bien les chevaux : qu'on vous en donne un, et qu'on vous laisse libres ; vous courrez dessus des journées entières sans vous embarrasser de savoir ni comment il vit, ni comment il meurt, ni comment il broie ses alimens, ni ce qu'ils deviennent, ni quelle est sa structure interne ; sans peut-être seulement remarquer en quoi consiste la différence de ses mouvemens au pas, au trot, et au galop. Ce que vous ferez, emportés par l'attrait du plaisir, un homme plus âgé le fera dominé par ses affaires, ou par l'appât du gain. Combien de gens mènent des chevaux toute leur vie sans faire autant de réflexions peut-être pour les conduire que le cheval pour leur obéir ! Au contraire, donnez un cheval de carton à un enfant : soyez assuré qu'à l'instant même il le tourne et retourne de tous les sens ; il l'examine autant qu'il est en lui ; bientôt il va l'éventrer pour voir ce qu'il y a dedans : s'il le traîne, il le regarde à chaque instant ; il veut deviner comment cela se fait : vous voyez souvent à son petit air pensif qu'il est bien moins occupé de l'effet, que de la manière dont il se produit ; son plaisir est de chercher ; sa vraie passion est la curiosité ; et cet utile sentiment serait encore bien plus permanent en lui, si souvent on ne l'en distrairait pas très-maladroitement, et bien plus fructueux, si de bonne heure on ne lui faisait pas abandonner sa logique naturelle pour de faux principes. Mais revenons.

Vous voyez donc que vous êtes très-capables de réflexion et de jugement, pourvu que la recherche vous plaise, et ne dure pas trop long-tems. Si vous avez cru le contraire, c'est une erreur dont il faut vous désabuser.

Il est encore une chose qu'il faut que vous sachiez, et dont vous verrez bien des preuves par la suite : c'est que l'esprit humain marche toujours pas à pas ; ses progrès sont graduels ; ensorte que nulle vérité n'est plus difficile à comprendre qu'une autre, quand on sait bien tout ce qui est avant. Il n'y a d'inintelligible pour nous que ce qui est trop loin de ce que nous savons déjà ; mais il n'y a pas plus de distance entre la vérité la plus sublime des sciences et celle qui la précède immédiatement, qu'entre l'idée la plus simple et celle qui la suit, comme dans les nombres il n'y a pas plus loin de 99 à 100 que de 1 à 2. La série de nos jugemens est une longue chaîne dont tous les anneaux sont égaux. Il n'y a donc pas de science qui soit par elle-même plus obscure qu'aucune autre : tout dépend de l'ordre que l'on sait y mettre pour éviter les trop grandes enjambées, si je puis m'exprimer ainsi : trouver cet ordre, quand il n'est pas encore connu, c'est là le propre du talent, et ce talent est le même qui fait trouver des vérités nouvelles. Nous verrons quelque jour en quoi il consiste ; car le bien connaître est le moyen de l'acquérir, et de se préserver de croire que le génie qui invente marche au hasard.

Pour ne pas outrer ce que je viens de dire sur l'enchaînement des vérités, il faut cependant observer qu'il y a tel raisonnement où la série de nos jugemens est si longue, qu'il faut une attention peu commune pour la suivre toute entière, et qu'il y en a tel autre formé de vérités qui tiennent à tant d'autres, que même, en les connaissant bien, il faut une force de tête au-dessus de l'ordinaire pour ne pas perdre de vue aucun des élémens qui les composent, ce qui est cependant nécessaire pour n'en pas tirer de fausses conséquences : mais vous ne trouverez rien de tel dans tout ce que nous avons à dire. Nous ne nous proposons que d'examiner avec soin ce que nous faisons quand nous pensons, et d'en conclure ce que nous devons faire pour penser avec justesse. Là, les faits sont en nous, les résultats tout près de nous, et le tout est si clair, que nous aurons peine à comprendre comment tant de gens l'ont si fort embrouillé en y supposant ce qui n'y est pas, et y cherchant ce que nous n'y pouvons trouver. Ne vous effrayez donc point de cette entreprise, aussi utile que facile, et qui, j'en suis sûr, vous causera plus de plaisir que de fatigue.

Mais, en terminant ces réflexions préliminaires, je dois encore vous rappeler que celui d'entre vous qui a l'esprit le moins exercé, a pourtant déjà une foule immense d'idées, qu'il en a porté des millions de jugemens, et qu'il en est résulté une quantité prodigieuse de connaissances : tout cela est tellement innombrable, dans toute la force du terme, qu'assurément il n'y a aucun de vous qui pût faire l'énumération complète de toutes les idées qu'il a conçues, de tous les jugemens qu'il a portés, et de toutes les combinaisons qu'il en a faites ; et dans tout cela vous sentez bien qu'il doit s'être glissé déjà un grand nombre d'erreurs ; à la vérité elles ont du moins un avantage, c'est qu'elles n'ont pas encore ce caractère de fixité qu'elles acquièrent avec le temps. Néanmoins vous êtes bien loin, pour me servir de l'expression de Hobbes, d'être semblables à des feuilles de

papier blanc sur lesquelles on puisse écrire commodément et sans précaution. Il faut partir de l'état où vous êtes ; il faut profiter du chemin que vous avez déjà parcouru ; il faut vous mettre en garde contre les fausses routes dans lesquelles vous pouvez être entrés : c'est ce que je crois avoir fait dans ce préambule.

En le lisant, bien des gens penseront peut-être que moi, qui vous promettais tout-à-l'heure de vous enseigner par la suite l'art que l'on nomme méthode, c'est-à-dire l'art de disposer ses idées dans l'ordre le plus propre à trouver la vérité et à l'enseigner, j'ai commencé par manquer moi-même aux règles de cet art, en vous parlant de beaucoup de choses dont je ne vous ai point encore donné de notions exactes, en me servant, pour vous en parler, de beaucoup de termes dont la signification précise n'est pas encore convenue entre nous. Ils croiront que j'aurais dû débiter par vous expliquer magistralement ce que c'est que faculté, pensée, intelligence, sensation, souvenir, idée, attention, réflexion, jugement, raisonnement, combinaison, etc. ; et par vous donner des définitions positives de tous les termes scientifiques que j'ai déjà employés et que j'emploierai à l'avenir, et ils seront persuadés que de cette manière j'aurais été beaucoup plus clair.

Effectivement, si je m'y étais pris ainsi, peut-être y auriez-vous été trompés vous-mêmes ; peut-être auriez-vous cru dès l'abord me comprendre parfaitement, quoique dans le vrai il n'en fût rien. Vous n'êtes pas encore assez avancés pour que je puisse vous faire bien voir d'où vous serait venue cette confiance trompeuse ; mais une preuve qu'elle n'eût été qu'une illusion, c'est que quand vous saurez bien ce que c'est que toutes ces choses que nous venons de nommer, quand par conséquent vous aurez une idée bien nette et bien juste de la signification des mots qui les expriment, je n'aurai plus rien à vous dire, vous saurez la science qui nous occupe. Or, il est bien évident que c'est ce que je ne pouvais pas opérer dans un petit nombre de paragraphes. Je n'aurais donc fait, avec toutes mes définitions, que prendre des mots qui n'ont encore pour vous qu'un sens assez vague, et, sans vous donner aucune nouvelle lumière, les remplacer par d'autres mots nécessairement tout aussi vagues que les premiers. C'est ainsi que l'on s'éblouit, mais ce n'est point ainsi que l'on s'éclaire.

Il n'y a peut-être pas un des termes que je viens de citer, dont vous ne vous soyez déjà servi mille et mille fois. Ils ont donc pour vous un sens quelconque ; j'ai donc pu m'en servir en vous parlant, tout comme j'ai fait de termes plus usuels, que vous employez encore plus souvent, quoique certainement vous n'en sentiez pas toujours toutes les nuances. J'ai dû seulement ne pas faire de ces mots un usage trop fin que vous n'auriez pas compris ; car ces termes scientifiques ne réveillent pas en vous à beaucoup près autant d'idées qu'en moi, et la signification que vous leur attachez est confuse et indéterminée. Mais à mesure que je vous expliquerai les choses qu'ils expriment, cette signification deviendra et plus claire, et plus précise, et plus complète ; et quand elle sera exactement la même que celle que je leur donne, nous serons au même point ; vous saurez la science que nous étudions, autant que moi, et comme moi ; nous aurons fini. Commençons donc par dégrossir, si je puis m'exprimer ainsi ; ensuite nous perfectionnerons successivement et graduellement.

En effet, mon objet est de vous faire connaître en détail ce qui se passe en vous quand vous pensez, parlez, et raisonnez : il faut donc qu'auparavant vous ayez pensé, parlé, et raisonné, sans quoi il vous serait impossible de m'entendre. Je parlerais éternellement des couleurs à un aveugle-né, et des sons à un sourd et muet de naissance, qu'ils ne sauraient jamais comprendre de quoi il s'agit. Il faut avoir éprouvé une impression quelconque, il faut la connaître déjà un peu pour pouvoir en raisonner : c'est la marche constante de l'esprit humain. Il agit d'abord, puis il réfléchit sur ce qu'il a fait, et il apprend par là à le faire mieux encore. Il prend une première connaissance d'une chose, ensuite il la médite ; enfin il la rectifie et la perfectionne, et de là il va plus loin.

Il m'a donc fallu commencer par vous parler de ce que vous savez déjà, de ce que vous avez déjà fait ; vous inviter à y réfléchir, et vous faire entrevoir le parti que je prétends en tirer, et le but où je veux vous conduire, sans rechercher d'abord une précision et une clarté parfaites. Je n'ignore pas que la première fois que vous lirez ces premières pages, sur-tout si vous les lisez seuls et sans guides, vous y trouverez des choses que vous ne comprendrez pas parfaitement : mais ce que vous en aurez saisi suffira pour ce que nous allons dire, et aura excité votre réflexion. Quand nous aurons

été plus loin, vous y reviendrez : ce que nous aurons vu aura jeté un nouveau jour sur ce commencement, qui à son tour éclaircira ce que nous verrons après ; et ainsi successivement, jusqu'à ce que vos idées soient parfaitement déterminées : alors nous pourrons faire des définitions rigoureuses, ou plutôt des descriptions complètes ; car ce sont là les vraies définitions.

Entrons donc en matière, et commençons par examiner ce que c'est que penser.

↑ Hobbes, Traité de la Nature humaine, traduction du baron d'Holbach

↑ Cette science peut s'appeler *Idéologie*, si l'on ne fait attention qu'au sujet ; *Grammaire générale*, si l'on n'a égard qu'au moyen, et *Logique*, si l'on ne considère que le but. Quelque nom qu'on lui donne, elle renferme nécessairement ces trois parties ; car on ne peut en traiter une raisonnablement sans traiter les deux autres. *Idéologie* me paraît le terme générique, parce que la science des idées renferme celle de leur expression et celle de leur déduction. C'est en même-temps le nom spécifique de la première partie.

↑ On peut ajouter : *et jamais vous n'aurez suivi une aussi bonne méthode*. L'enfant part des impressions qu'il reçoit, et il n'en infère que ce qu'elles paraissent lui montrer. Il peut être par inexpérience trop prompt à conclure ; mais du moins il est préservé, par son ignorance même, de la folie de vouloir rien deviner *à priori* et par la vertu d'une maxime générale composée d'avance.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'est-ce que penser ?

VOUS pensez tous : vous le dites souvent ; aucun de vous n'en doute ; c'est pour vous une vérité d'expérience, de sentiment, de conviction intime, et je suis bien loin de la nier. Mais vous êtes-vous jamais rendu un compte un peu précis de ce que c'est que penser, de ce que vous éprouvez quand vous pensez, n'importe à quoi ? Je suis bien tenté de croire que non ; et bien des hommes meurent sans l'avoir fait, sans y avoir seulement songé. Cette insouciance si commune devrait bien nous surprendre, s'il n'était pas vrai qu'il n'y a que les choses rares qui aient le pouvoir de nous étonner. Essayons de faire ensemble cet examen que je vous soupçonne de n'avoir jamais fait.

Vous dites tous, *je pense cela*, quand vous avez une opinion, quand vous formez un jugement. Effectivement, porter un jugement vrai ou faux est un acte de la pensée ; et cet acte consiste à sentir qu'il existe un rapport, une relation quelconque, entre deux choses que l'on compare. Quand je pense qu'un homme est bon, je sens que la qualité de bon convient à cet homme. Il ne s'agit pas ici de rechercher si j'ai raison ou tort, ni d'où peut venir mon erreur ; nous verrons cela ailleurs... : penser, dans ce cas, c'est donc apercevoir un rapport de convenance ou de disconvenance entre deux idées, c'est *sentir un rapport*.

Vous dites encore, *je pense à notre promenade d'hier*, quand le souvenir de cette promenade vient vous frapper, vous affecter : penser, dans ce cas, c'est donc éprouver une impression d'une chose passée ; c'est *sentir un souvenir*.

Quand vous desirez, quand vous voulez quelque chose, vous ne dites pas aussi communément, *je pense que j'éprouve un désir, une volonté*. Effectivement, ce serait un pléonasme, une expression inutile : mais il n'en est pas moins vrai que désirer et vouloir sont des actes de cette faculté intérieure que nous appelons en général *la pensée*, et que quand nous désirons ou voulons quelque chose, nous éprouvons une impression interne, que nous appelons un désir ou une volonté : ainsi penser, dans ce cas, c'est *sentir un désir*.

Vous vous servez encore moins de l'expression, *je pense*, quand vous ne faites qu'éprouver une impression actuelle et présente, qui n'est ni un souvenir d'une chose passée, ni un rapport existant entre deux idées, ni un désir de posséder ou d'éviter un objet quelconque. Quand un corps chaud vous brûle la main, vous ne dites point, *je pense que je me brûle*, mais *je sens que je me brûle*, ou mieux encore, tout simplement *je me brûle*. si vous êtes affecté par quelques douleurs

internes, celles de la colique, par exemple, vous ne dites point, *je pense que je souffre*, mais *je souffre*. Cependant le dérangement mécanique qui s'opère dans votre main ou dans vos entrailles est une chose distincte et différente de la douleur que vous en ressentez ; la preuve en est que si ces organes sont paralysés ou gangrenés, ils peuvent éprouver de bien plus fortes lésions sans que vous vous en aperceviez : or, cette faculté d'être affecté de plaisir ou de peine à l'occasion de ce qui arrive à nos organes, fait encore partie de ce que nous nommons *la pensée* ou *la faculté de penser*. Penser, dans ce cas, c'est donc *sentir une sensation*, ou tout simplement *sentir*.

Penser, comme vous voyez, *c'est toujours sentir*, et ce n'est rien que sentir. Maintenant me demanderez-vous ce que c'est que sentir ? Je vous répondrai : C'est ce que vous savez, ce que vous éprouvez. Si vous ne l'éprouviez pas, ce serait bien inutilement que je m'efforcerais de vous l'expliquer : vous ne m'entendriez ni ne me comprendriez. Mais puisque vous avez la conscience de cette manière d'être, vous n'avez besoin d'aucune explication pour la connaître ; il vous suffit de votre expérience. Sentir est un phénomène de notre existence, c'est notre existence elle-même : car un être qui ne sent rien peut bien exister pour les autres êtres, s'ils le sentent ; mais il n'existe pas pour lui-même, puisqu'il ne s'en aperçoit pas.

Vous pourriez avec plus de raison me demander pourquoi, *penser* étant la même chose que *sentir*, on a fait deux mots au lieu d'un ? Je vous dirais que c'est parce que l'on a plus spécialement destiné le mot *sentir* à exprimer l'action de sentir les premières impressions qui nous frappent, celles que l'on nomme *sensations* ; et le mot *penser* à exprimer l'action de sentir les impressions secondaires que celles-là occasionnent, *les souvenirs*, *les rapports*, *les desirs*, dont elles sont l'origine. Ce partage entre ces deux mots est mal vu, sans doute ; il n'est fondé que sur les idées fausses qu'on s'était faites de la faculté de penser avant de l'avoir bien observée, et il a ensuite causé d'autres erreurs. Mais malgré l'obscurité que ce mauvais emploi des mots répand sur notre sujet, il est clair, quand on y réfléchit, que penser c'est avoir des perceptions ou des idées ; que nos perceptions ou nos idées (je ferai toujours ces deux mots absolument synonymes) sont des choses que nous sentons, et que par conséquent *penser* c'est *sentir*. Nous avons donc actuellement une connaissance générale de ce que c'est que penser. Il nous reste à entrer dans les détails.

Encore une fois, puisque penser c'est sentir, si les mots de notre langue étaient bien faits ou bien appliqués, nous devrions appeler cette faculté *sensibilité*, et ses produits *sensations* ou *sentimens* ; l'expression rappellerait la chose même : mais ne pouvant changer l'usage, nous le suivrons, et nous nommerons cette faculté *la pensée*, et ses produits des *perceptions* ou des *idées*. nous conserverons de même tous les autres termes reçus ; nous nous contenterons de bien déterminer leur signification.

On vous dira, et peut-être on vous a déjà dit, que le mot *idée* vient d'un mot grec qui signifie image, et qu'il a été adopté parce que nos idées sont les images des choses. Ce peut bien être effectivement là la raison qui a fait créer ce mot, et qui l'a fait recevoir dans beaucoup de langues ; mais cette raison n'en est pas meilleure ; car nos idées sont ce que nous sentons ; et assurément le sentiment de douleur que je sens, quand je me brûle, n'est pas du tout la représentation du changement de couleur ou de figure qui arrive à mon doigt. Nous verrons cela encore mieux par la suite ; mais, dès ce moment, gardons-nous de l'erreur commune de croire que nos idées sont la représentation des choses qui les causent.

Quoi qu'il en soit, nous avons déjà remarqué que nous avons des idées ou perceptions de quatre espèces différentes. Je sens que je me brûle actuellement, c'est une sensation que je sens ; je me rappelle que je me suis brûlé hier, c'est un souvenir que je sens ; je juge que c'est un tel corps qui est cause de ma brûlure, c'est un rapport que je sens entre ce corps et ma douleur ; je veux éloigner ce corps, c'est un desir que je sens. Voilà quatre sentiments, ou, pour parler le langage ordinaire, quatre idées qui ont des caractères bien distincts. On appelle *sensibilité* la faculté de sentir des sensations ; *mémoire*, celle de sentir des souvenirs ; *jugement*, celle de sentir des rapports ; *volonté*, celle de sentir des desirs. Ces quatre facultés font certainement partie de celle de penser ; mais la composent-elles toute entière ? la faculté de penser n'en renferme-t-elle aucune autre ? Quoique j'en sois bien convaincu, je ne me permettrai pas de vous l'affirmer encore ; c'est une